

VARICES
 CÈRES - PHLÉBITES
 Plaies, jambes ouvertes
ÉRISON ASSURÉE
 par le
 Antivariqueux 1 fr. la boîte
 avec la
 Antivariq. 1.50 le pot.
 Vente exclusive :
OKNHABER droguiste
 diplômé
 de la Tour-Maîtresse, Genève

OME MAGGI
 avec la Croix étoile

endant possible la préparation
 voreux sans éléments coûteux
 entré et par conséquent, bon
 emploi modéré. Recommandé par
 une GREMAUD. **Vuippens.**



ures élégantes, soli-

de saison
 Suisse et de l'étranger.
 rs de travail.

éparations.

ttatum.

aux, importés des Indes.
 ni pot. On met l'oignon
 hémis ou quelque au-
 et, dans quelque temps,
 vert qui s'agrandit tou-
 e à la fin — ordinaire-
 tant la nuit — une fleur
 a demi-mètre. Quand la
 e l'oignon dans le jardin
 on verra se former une
 les hautes. En automne,
 e remplace dans la cham-
 ra sa grande fleur rare,
 dont nous garantissons
 onzains : fr. 9.—

SION

ande pour fr. 10.— pour
 a pots : 80 anémones en
 t doubles; 20 Bégonias
 es; 10 Canna de Crozy;
 aria, Lis de Paon; 60
 20 Jacinthes du Cap; 50
 is divers; 100 Montbré.
 Trèfle de bonheur, 60
 Richardia alba maculata.
 vous donne le plaisir de
 re jardin pendant toute
 moitié de ces quantités

assistantes

couverture en hiver et
 ec des milliers de fleurs,
 e Phlox, Aster, Delphi-
 etc. Il vous suffit de les
 des fleurs continuelle-
 2.50; 100 plantes en 25
 raison franco à domicile.
 le Jos. Telkamp, Bille-
 our de la Cour.

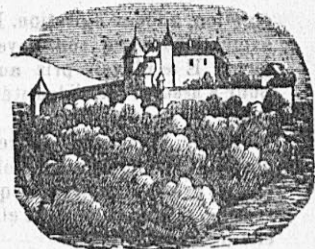
ccasion
 lotte —

masse

es et tuiles
 tres objets faute d'emploi.
 merce de fromages



LA GRUYÈRE



JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50
 » . . . 6 mois, » 2.50
 Étranger . 1 an, » 9.—
 » . . . 6 mois, » 5.—
 payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

HORAIRE D'HIVER : BULLE, dép. 6⁰⁷ 10⁰⁰ 2³⁸ 5⁰⁵ 8⁴⁷ — BULLE, arr. 8⁵⁵ 12³⁵ 4²⁵ 8²⁵ 10³²

ANNONCES

District de la Gruyère: une seule insertion, 15 c.; annonces répétées, 10 c. Canton et Suisse, 15 c. Étranger, 20 c. la ligne ou son espace. RÉCLAMES: Suisse, 30 cent. Étranger, 40 c. la ligne. S'adr. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, Grand' rue 29, à Bulle, ou à l'Impr. de La Gruyère.

BULLE, le 29 mars 1907.

L'épargne.

Le sens de l'épargne est une faculté propre aux peuples civilisés. Satisfaire aux besoins présents est un acte purement instinctif, tandis qu'il faut une certaine dose de prévoyance afin de songer à se ménager des ressources pour l'avenir.

Le sauvage, coupe l'arbre au pied, pour avoir le fruit, disait Montesquieu; il est incapable de prévoir. A mesure que l'homme s'est instruit, il a perfectionné les moyens de l'épargne, qui est aujourd'hui extraordinairement facilitée.

Mais à côté du sentiment qui nous fait songer au futur, il faut encore la volonté, c'est-à-dire la force de se priver d'une richesse, afin de la réserver pour l'avenir. Ensuite, il faut que le travail soit assez productif pour laisser un surplus, après que les besoins courants de la vie ont été satisfaits.

Cependant, il est une foule d'individus chez qui sont réunies toutes les conditions requises pour leur permettre de se constituer une épargne, et qui n'en profitent guère.

L'épargne, c'est la richesse individuelle, et c'est la richesse du pays tout entier. C'est à elle que la France doit surtout sa puissance. Depuis 1875, le gouvernement a du reste puissamment contribué à favoriser la petite épargne

en chargeant les bureaux de poste de recevoir toutes les petites économies, qui sont placées en rentes sur l'État.

Un journal anglais vient de publier à ce sujet une étude excessivement intéressante de laquelle il résulte que les immenses capitans de la France ne sont que pour une petite partie dans les mains des millionnaires, mais que les 4/5 sont la propriété de gens modestes et économes. Ces derniers, qui se recrutent parmi les ouvriers, les employés, les artisans, les petits commerçants, etc., sont au nombre de onze millions et ont en dépôt plus de quatre milliards de francs.

Le conseil d'épargner est facile à donner. Mais c'est précisément ceux auxquels ce serait le plus utile, les pauvres, qui sont le plus mal placés pour le faire, car ils ne possèdent que le nécessaire, et même pas toujours. Or, prélever sur le nécessaire serait une déplorable erreur; ce serait compromettre le présent pour assurer l'avenir. Et puis, à côté des dépenses inévitables, il en est qui ne peuvent être que recommandées, par exemple, celles qui se font dans un but d'hygiène ou d'instruction, en un mot toutes celles qui contribuent au bien-être physique et au développement intellectuel. Ces dépenses, on peut le dire, constituent le meilleur des placements, et le bon sens populaire n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour le constater puis qu'on dit depuis longtemps: il vaut

mieux aller à la boulangerie qu'à la pharmacie.

Mais à l'égard de ceux qui peuvent, à leur gré, dépenser ou épargner, il est un préjugé qui consiste à croire que la dépense fait aller le commerce.

On croira volontiers que celui qui possède est plus utile à la société en dépensant largement.

Il ne faut point se faire d'illusion à ce sujet, car même le riche qui épargne le surplus de ses revenus est utile à tout le monde. L'épargne devient forcément un placement et constitue un capital sans lequel le travail ne peut produire. Cet argent, au lieu de servir directement à la consommation, ira donc aider à la production; il se transformera en valeurs industrielles ou autres, occupera des ouvriers, etc.

On voit donc qu'un homme fortuné peut devenir aussi utile, souvent plus utile à la société en épargnant ses revenus qu'en les dépensant. C'est même à lui qu'incombe le soin de former l'ensemble des capitaux disponibles qui font la force d'un état et sont nécessaires à l'industrie.

Quant au travailleur, à celui dont les revenus modestes permettent tout de même une épargne également modeste, il rendra service en le faisant non seulement à la société, mais à lui-même et à sa famille. A ce sujet, il est donc urgent d'insister sur la nécessité de favoriser les institutions d'épargne.

A. DESRIEUX.

NOUVELLES SUISSES

Le salaire du personnel des C. F. F. — Dans sa séance de mardi, le Conseil d'administration des C. F. F. a examiné la pétition des fonctionnaires et ouvriers demandant un supplément de salaire.

Après une longue discussion, le Conseil, par une série de votes, a adopté la solution suivante: le supplément de salaire sera alloué aux agents dont le traitement ne dépasse pas 4000 fr. et le fixe à 100 fr. pour les agents mariés et 50 fr. pour les célibataires. Quant au reste, la résolution adoptée est conforme au texte proposé par la direction générale et la commission permanente.

Le président a exprimé l'espoir que la direction générale et les directions d'arrondissement, qui sont chargées de l'exécution de cette décision, l'appliquent d'une manière aussi large que possible en assimilant aux agents mariés, les veufs qui ont des enfants non élevés, ainsi que les célibataires qui doivent subvenir à l'entretien des membres de leur famille.

Le Conseil s'est rangé à cette manière de voir.

Berne. — Le procès Tatiana Léontieff.

Le réquisitoire.

Après avoir rappelé les phases du drame d'Interlaken, le procureur général démontre que suivant les aveux mêmes de l'accusée, Tatiana Léontieff a agi avec intention et préméditation, en pleine conscience de l'acte qu'elle accomplissait.

En outre, les témoins de l'attentat établissent que la meurtrière n'a manifesté lors de son arrestation aucune

à ses instincts. Et elle méprisait son mari de ce qu'il ne l'avait pas assez méprisée!

Sans cesse, cependant, on lui répétait qu'elle était la plus heureuse des femmes. Heureuse! Et il y avait des jours où elle pleurait en songeant à son mariage.

Heureuse! Mais il y avait des instants où elle se sentait une envie folle de fuir, de partir en quête d'émotions, d'aventures, de plaisirs, de tout ce qu'elle désirait, de tout ce qu'elle n'avait pas et qu'elle n'aurait jamais.

L'effroi de la misère — elle la connaissait — la retenait.

Il venait un peu, cet effroi, d'une très sage précaution de son père, mort depuis peu, dont elle portait le deuil avec ostentation, qu'elle pleurait à chaudes larmes, mais dont elle maudissait la mémoire.

Lors de son mariage, Sauvresy désirait, par le contrat, reconnaître à sa future un apport de 500,000 fr. Le bonhomme Lechailu s'était formellement opposé à cet acte de munificence.

(A suivre.)

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE

LE

49

Crime d'Orcival

PAR

ÉMILE GABORIAU

Elle le trouvait commun, vulgaire, ridicule. Il ne posait jamais et elle prenait pour de la niaiserie la parfaite simplicité de ses manières. Elle l'examinait, et elle ne lui voyait aucun relief où accrocher une admiration. S'il parlait, elle ne l'écoutait pas, ayant depuis longtemps décidé dans sa sagesse qu'il ne pouvait rien dire de d'ennyeux ou de banal.

Elle lui en voulait de ce qu'il n'avait pas eu une de ces jeunesse oragenses qui épouvantent les familles. Elle lui reprochait de n'avoir pas vécu.

Il avait cependant fait comme les autres, tant bien que mal. Il était allé à Paris, autrefois, et avait essayé le genre de vie de

son ami Trémourel. Au bout de six mois il en avait par-dessus les yeux et revenait bien vite au Valfenillin, se reposer de joissances si laborieuses. L'expérience lui coûtait cent mille francs, et il ne regrettrait pas, disait-il, d'avoir, à ce prix, étudié ce qu'est au juste la « vie de plaisir. »

Berthe était excoécée encore de l'adoration perpétuelle et sans bornes de Sauvresy. Elle n'avait qu'à souhaiter, pour être à l'instant obéie, et cette soumission aveugle à toutes ses volontés lui paraissait de la servilité chez un homme.

Un homme, [se disait-elle, est né pour commander et non pour obéir, pour être le maître et non l'esclave.

Elle aurait, à tout prendre, préféré un de ces maris qu'on guette à la fenêtre, qui rentrent au milieu de la nuit, chauds encore de l'orgie, ayant perdu au jeu, ivres, et qui, si on se plaint, vous frappent. Des tyrans, mais des hommes.

Quelques mois après son mariage, tout à coup, elle se mit à avoir les fantaisies les plus absurdes, les caprices les plus extravagants. C'était une épreuve.

Elle voulait voir jusqu'où irait la com-

plaisance inaltérable de son mari; elle pensait le laisser. Ce fut elle qui se lassa, furiense de n'avoir rencontré ni une résistance, ni une objection.

Etre sûre de son mari, mais sûre absolument; savoir qu'on emplit assez son cœur pour qu'il n'y ait aucune place pour une autre; n'avoir rien à redouter, pas même un entraînement ou un caprice d'un jour, lui paraissait désolant, intolérable. A quoi bon être belle alors, spirituelle, jeune coquette à faire tourner toutes les têtes?

Peut-être l'aversion de Berthe datait-elle de plus loin.

Elle se connaissait et s'avonait que, pour peu que Sauvresy l'eût voulu, elle eût été sa maîtresse et non pas sa femme. Il n'avait qu'à vouloir, l'honnête homme, l'imbécille!

Elle s'ennuyait tant, chez son père, égratignant jusqu'au sang toutes ses vanités aux épines de la misère, que sur une promesse d'un bel appartement et d'une voiture à Paris, elle serait partie sans seulement retourner la tête pour envoyer un dernier adieu au toit paternel.

Une voiture!... elle aurait décampé pour bien moins. L'occasion seule avait manqué

émotion, aucune agitation. Elle croyait avoir débarrassé son pays de Dournovo. Et le n'avait pris aucune peine pour s'assurer de l'identité de sa victime.

On ne comprend guère comment elle a pu confondre M. Muller avec la caricature de Dournovo qui figurait sur la *Tribune russe* dont elle avait sur elle un exemplaire.

Examinant les motifs qui ont poussé l'accusée à commettre le meurtre, le procureur-général n'ajoute pas grand crédit à la déposition de M. Wladimiroff. Il s'en tient plutôt aux déclarations de l'accusée elle-même et laisse à son défenseur le soin de mettre au jour les crimes de Dournovo.

La préméditation est établie par l'aveu de l'accusée et par toutes les circonstances qui ont précédé le crime. Il s'agit donc d'un assassinat et non d'un meurtre.

L'erreur commise dans la personne de la victime ne doit pas entrer en ligne de compte aux termes mêmes du Code pénal bernois.

Le procureur critique ensuite les conclusions du rapport des experts et cherche à établir que la responsabilité de l'inculpée est entière.

Il déclare ensuite qu'il ne veut pas influencer l'opinion des jurés sur ce point. Ils jugeront en leur âme et conscience.

On ne doit pas, dit-il, refuser des circonstances atténuantes à l'accusée. Il termine sans présenter d'autres conclusions formelles.

Le réquisitoire qui a duré 2 heures a pris fin à 11 1/2 heures.

— Le verdict. —

Tatiana Léontieff est condamnée à quatre ans de réclusion, avec déduction de la prison préventive.

La cour prononce en outre son expulsion pendant 20 ans du territoire bernois.

Elle est condamnée aux frais et à une indemnité de 1 franc à la partie civile.

Bâle. — Krach. — On annonce que la maison de banque bien connue Kaufmann et Cie, à Bâle, a suspendu ses paiements.

Vaud. — Les désordres grévistes à Vevey. — Mardi a été placardée sur les murs et collée aux vitrines des magasins la proclamation rédigée lundi soir par le major Blanchod, commandant des troupes. En voici la teneur :

< A la population de Vevey,

> Le commandant de place fait savoir à la population de Vevey qu'il s'opposera, par toute la force des moyens mis à sa disposition, à la continuation des désordres.

> Dans ce but, il interdit toute manifestation, tout cortège et toute réunion sur la voie publique.

> Les personnes qui refuseront de circuler ou qui feront partie d'un rassemblement interdit seront arrêtées et déférées aux tribunaux.

> Les badauds sont priés de rester à la maison, s'ils ne veulent pas être confondus avec les émeutiers.

> Le commandant de place compte sur la population de Vevey pour lui faciliter sa tâche.

> Vevey, le 25 mars 1907.

> Le commandant de place,

> Léon BLANCHOD. >

La fermeté de cette proclamation a fait dans le public une impression excellente.

— Accident à Allaman. — Un ouvrier de chemin de fer nommé Graz, qui voulait décrocher un wagon est resté pris dans une aiguille. Il a été tamponné par un train. Le malheureux a eu les deux jambes coupées. Le blessé a été transporté à l'infirmerie d'Aubonne.

Genève. — La grève générale à Genève. — L'assemblée des délégués des syndicats de Genève, convoquée mercredi soir à la Brasserie Handwerk pour discuter l'attitude à prendre vis à vis de la grève générale à Lausanne et Vevey, était très nombreuse et a duré jusqu'à minuit. De nombreux discours ont été prononcés, notamment par Louis Bertoni et par Louis Avenier qui ont parlé juste avant minuit. En principe, tous les assistants étaient d'accord pour la proclamation de la grève générale; cependant, une minorité voulait ajourner à jeudi soir la décision définitive.

Dans la votation, la grève générale a été décidée, par 186 voix contre 70, pour jeudi matin. Les syndicats sont convoqués pour la matinée dans leurs locaux respectifs.

A L'ÉTRANGER

Les victimes du « Léna ».

La statistique des victimes du Léna s'établit comme suit :

109 cadavres retrouvés, 32 impossibles à reconnaître, 9 complètement disparus.

On espère retrouver encore des cadavres avant la fin de la semaine.

On dément que des lettres de menace aient été trouvées sur la table de travail du commandant Moreau, du *Desaix*, rapporteur de la commission d'enquête.

Cependant, on a découvert sur ce navire à côté des routes des inscriptions anarchistes.

Une canonnière coulée.

Plusieurs journaux de Londres publient la dépêche suivante de Washington :

« Une dépêche de Mobile annonce qu'un voyageur venant du Honduras confirme qu'une canonnière appartenant au Honduras a été coulée au cours d'un engagement avec deux croiseurs nicaraguayens et que tout l'équipage de la canonnière a péri. »

BRÈVES NOUVELLES

— Etranger —

— A Ocherbourg, à bord du torpilleur 147, un tuyau de vapeur a sauté blessant grièvement deux hommes.

— La fabrique de wagons Diatto, à Turin, a été incendiée, 600,000 fr. de dégâts.

— Le vapeur *Gaino* (ac de Garde) s'est échoué sur des roches. Plusieurs personnes sont tombées à l'eau. Sept se sont noyées.

— On assure que le roi d'Espagne est dans un état de santé inquiétant. On parle de tuberculose des os.

— L'automobile de la reine de Portugal a écrasé à Lisbonne une femme et son petit enfant. Tous deux ont succombé.

— Suisse. —

— Une jeune fille de Zurich est morte d'empoisonnement du sang. Elle avait gratté et fait saigner une verrue à la joue.

— Une femme d'Anet, âgée de 36 ans, ayant bu de l'eau-de-vie, est tombée dans un ruisseau et s'est noyée.

— Le canton de Berne a acheté pour 60 mille francs le tableau de Giron : *Une fête de lutteurs*.

CANTON DE FRIBOURG

Incendie. — Mardi, vers midi, le feu a complètement détruit une maison située en Rhein, entre Gletterens et Vallon, assurée 10,000 fr. et propriété de M. Charles Perriard, conseiller communal.

La cause de l'incendie est celle-ci : La famille Perriard avait en pension une femme Nanette P., âgée de 75 ans, et absolument alcoolisée. A plusieurs reprises, elle avait menacé d'incendier la maison. Lundi à midi, tandis que toute la famille était à dîner, Nanette sortit, résolue à mettre sa menace à exécution.

Au bout d'un instant, un domestique se mit à sa recherche.

Mais à peine était-il arrivé sur le pas de la porte qu'il entendit le crépitement des flammes. Il accourut à la grange. Tout un soliveau était déjà en feu et Nanette s'apprêtait à monter de l'autre côté. Le domestique voulut l'en empêcher, mais la fumée et la chaleur l'obligèrent à s'enfuir, laissant l'alcoolique à son triste sort.

Au bout de cinq minutes, le bâtiment tout entier était embrasé. On n'avait eu que le temps de sortir le bétail. Tout le mobilier fut perdu.

Après l'incendie, on retrouva, où avait été le soliveau, les restes calcinés de la vieille Nanette.

GRUYÈRE

Société F. L. C. — En présence de la hausse constante des matières et malgré un bénéfice égal à celui de 1905, le conseil d'administration de la société des chocolats F. L. Cailler proposera aux actionnaires de ne distribuer que 15 fr. par action, contre 20 fr. l'an dernier, et de porter aux amortissements une somme de 500,000 francs.

Bétail gras. — Nos bouchers et éleveurs ont exposé, jeudi, dans nos rues de forts beaux sujets de bétail gras. Quelques-uns de ces animaux avaient été primés au marché-exposition de Fribourg; c'est donc du bétail de premier choix que les bouchers nous serviront pour la fête de Pâques.

Ces jours derniers les bouchers vaudoi, de Lausanne en particulier, ont fait d'importants achats de veaux gras dans la contrée.

Notre bétail est toujours apprécié.

Une partie de luge qui finit mal. — Samedi matin, au Sépey, un propriétaire de la localité se trouvait sur la route du Sépey à Leysin avec quelques pièces de bétail. Arrivé au-dessous du cimetière, trois équipes de bob-leighs, lancées à toute vitesse firent brusquement irruption.

La première renversa deux vaches dont l'une reçut un tel coup qu'elle eut une jambe brisée et a dû être abattue sur place. Il n'y a heureusement personne de blessé quoique l'un des lugeurs ait failli être écrasé par la bête qui est tombée sur lui.

Concerts. — On annonce pour dimanche après-midi une grande kermesse, et un concert donné par la musique des cadets de Bulle, à l'Hôtel-de-Ville de Broc. Il est évident qu'en cas de beau temps, de nombreux promeneurs accompagneront nos jeunes musiciens.

Le dimanche suivant, 7 avril, M. Bossou professeur de musique donnera son concert annuel, avec le concours de ses élèves, dans la grande salle de l'Hôtel Moderne. D'anciens élèves du professeur et M. Clément Castella prendront part à ce concert qui comprendra du chant, de la musique et deux opérettes dont on dit grand bien.

Le jour de Pâques après la messe, la musique de Bulle donnera concert sous la promenade.

Enfants en danger. — On nous écrit de Vaulruz :

« Il y a quelques jours, deux garçons de 7 à 8 ans se lugeaient sur une pente très rapide. Soudain n'ayant pu maîtriser leur luge, ils furent précipités dans un ruisseau, où le courant bien fort en cet endroit et grossi par les pluies de la veille faillit les emporter. Au même instant, M. Pierre Rouiller, du Pré de Mollette passait non loin de là et, voyant le danger, sauta à l'eau ;

après bien des efforts il retira les petits imprudents. »

Examen d'apprentis. — Les apprentis charrons et boulangers ont subi ces jours derniers leurs examens pratiques auprès de divers maîtres d'état de notre ville. L'épreuve a été clôturée jeudi par un banquet à l'hôtel de l'Écu. Un délégué fédéral et un représentant du Conseil communal de Bulle assistaient à cette clôture.

Joyusetés.

— Avez-vous pardonné à tous vos ennemis? demanda le curé à Djan-Dzjoet qui est gravement malade.

— Oui, M. le Curé, à tous sauf à X...!

— Mais il faut lui pardonner aussi, si vous voulez aller au paradis.

Djan-Dzjoet fait un suprême effort.

— Eh bien! s'il le faut, je lui pardonne; mais si j'en réchappe, je lui casse la tête.

FAITS DIVERS

On nous envoie la petite fantaisie suivante, qui amusera certainement quelques-uns de nos lecteurs :

Après les élections. (Monologue.) —

O Fortune, voilà bien de tes coups. Dégommé! Ce siège de président auquel j'étais si bien habitué, un autre l'occupera donc! Je ne demandais pourtant pas mieux que de me dévouer encore; mais ils ne veulent plus de moi, ils m'ont tous trahi, les ingrats.

(*Se ravisant.*) — Au fait que me reprochent-ils, tous ces jaloux? Pendant huit ans j'ai consacré mon labeur à la chose publique. J'ai doté ma commune de l'électricité; le corps des pompiers d'une pompe (mes ennemis disent une seringue) et d'un uniforme et j'ai couronné mon œuvre par la construction des hydrants.

Ah! voilà. (*Sa figure s'éclaircit.*) C'est justement les hydrants, mon œuvre préférée, qu'on me reproche, pour la raison qu'il n'y a pas d'eau. Sais-je qu'y faire, moi?

Mon ami Polyte, qui est un malin, me disait toujours : « Place ton réservoir sur la côte, derrière ma maison; il y a toujours une gouille devant chez moi, l'eau doit venir de là bas. »

J'ai fait comme il disait, et d'eau pas un fil; pourtant Polyte est un malin. Nous avons cru que c'était la sécheresse.

Cet automne, quand il a plu, l'ingénieur a enfin trouvé de l'eau; mais alors voilà le réservoir qui coule comme un panier! C'était à en perdre la tête.

J'ai tout de suite accusé ces bougres d'Italiens qui ont fait la maçonnerie. Je savais bien qu'ils m'en voulaient. Mais comme tous les soirs, à la tombée de la nuit, je rentrais chez moi de crainte d'un mauvais coup, le stylet n'y pouvait rien. Ils ont trouvé mieux, ces anarchistes.

Après tant de déveine, un autre eût donné sa démission. Mais moi j'ai voulu combattre encore; le scrutin m'a trehi!

Mais au fait, pourquoi nommer les syndics tous les quatre ans? Pourquoi ne fait-on pas une loi établissant le syndic à vie? Les élections tous les quatre ans, ça dérange les gens et ça donne libre carrière à toutes les ambitions.

Aussi que diable avait-il besoin de toujours me parler de sa gouille, ce Polyte?

En l'année 1846

les *tablettes Wybert* si préférées de la pharmacie d'Or, à Bâle, ont eu un zèle ardent pendant une épidémie d'influenza. Depuis elles se sont de plus en plus développées comme remède efficace contre le rhume, inflammations de gorge, échauffements, catarrhes, et en quoi elles ont trouvé entrée partout.

Ceux doivent boisons active le système sanguin confirmés. Celui de l'insolence prive car le C un succès Tout d'un mail. So du café, son action muer ran

pie-noir, pour 190 à Mar

à l'AU

Invita

Facilit let et a

m simplem avec prix sante.

A ve jo

de bonne fruitiers agréables vagny. S'adre Farvagn

Le sou Riaz et c charpe

Ras

est dem S'adre Hautvill

de suite et au Ca S'adre senstein H4808.

un bon chez M.

AVO

Les ag l'Asile 1er choix rend me S'adre

pour un brave t S'adre gler, à B

A vend auberg jeu de qu poses de S'adre de public

M

L'Offi dra en avril p au domi Jacques, 4 faux-co char à 2 1 hache p serroirs,

On of 6

S'adre

des efforts il retira les petits...

en d'apprentis. — Les charbons et boulangers ont leurs derniers examens auprès de divers maîtres de notre ville. L'épreuve a été confiée par un banquet à l'hôtel de la Délégation fédérale et un redoublement du Conseil communal de la ville a été décidé.

Joyusetés. — Vous pardonner à tous vos amis, vous demandez le curé à Djan, il est gravement malade. M. le Curé, à tous sauf à...

il faut lui pardonner aussi, allez aller au paradis. L'objet fait un suprême effort, s'il le faut, je lui pardonne si j'en réchappe, je lui pardonne.

AVIS DIVERS

Envoie la petite fantaisie qui amusera certainement les lecteurs de nos lecteurs :

élections. (Monologue.) — Voilà bien de tes coups. Ce siège de président au Conseil communal, si bien habitude, un autre donc! Je ne demandais pas mieux que de me dévouer, mais ils ne veulent plus de moi. Tu es trahi, les ingrats. (Ant.) — Au fait que me dis-tu, tous ces jaloux? Penses-tu que j'ai consacré mon labeur à la politique. J'ai doté ma commune d'électricité; le corps des pompiers, mes ennemis, l'hygiène et d'un uniforme pour mes ouvriers. Une œuvre pour la santé des habitants.

à (Sa figure s'éclaircit.) — Les hydrants, mon cœur, qu'on me reproche, pour qu'il n'y a pas d'eau. Sais-je pourquoi? Polyte, qui est un malin, toujours: « Place ton réservoir derrière ma maison; mets une gouille devant chez moi venir de là bas. » Comme il disait, et d'eau pourtant Polyte est un mauvais cru que c'était la sé-

ne, quand il a plu, l'ingénieur a trouvé de l'eau; mais le réservoir qui coule comme un torrent était en panne. L'ingénieur a été accusé ces bougres ont fait la maçonnerie. On qu'ils m'en voulaient. Le soir, à la tombée du jour, je rentrais chez moi de mauvais coup, le stylet en main. Ils ont trouvé mieux.

de déveine, un autre eût eu la même déveine. Mais moi j'ai eu la déveine; le scrutin m'a

dit, pourquoi nommer les quatre ans? Pourquoi pas une loi établissant le scrutin? Les élections tous les quatre ans dérangent les gens et ça gêne la carrière à toutes les amb-

diabole avait-il besoin de parler de sa gouille, ce

Année 1846

Wybert si préservés de la peste, à Bâle, ont eu un zèle ardent contre l'épidémie d'influenza. De plus en plus développé, remède efficace contre les inflammations de gorge, catarrhes, et en quoi il est entré partout.

Ceux qui souffrent d'insomnie doivent en premier lieu éviter toutes les boissons excitantes, donc aussi le café qui active les fonctions du cœur et qui excite le système nerveux et celui des vaisseaux sanguins. La science a depuis longtemps confirmé ces faits.

Celui qui doit renoncer au café à cause de l'insomnie, n'est cependant pas obligé de se priver d'une jouissance à laquelle il tient. Car le Café de malt Kathreiner lui procure un succédané avantageux à tous égards. Tout d'abord il ne nous prive pas du sommeil. Son arôme agréable, semblable à celui du café, son goût doucement aromatique et son action bienfaisante le mettent au premier rang des aliments recommandables.

Taureau pie-noir, de 17 mois, à louer en estivage pour 1907, chez M. François Magnin à Marsens.

Dimanche 7 avril
Cassée
à l'Auberge de l'Union à SORENS
Bonne musique.
Invitation cordiale, J. FRAGNIÈRE.

Famille du pays cherche pour juillet et août maison meublée simplement (7 ou 8 lits). Adresser offres avec prix E. S. T., poste restante Lausanne. (H6164L)

A vendre une jolie propriété de bonne terre, de 13 1/2 poses avec arbres fruitiers. Bonne eau intarissable. Site agréable à 5 minutes du village Petit-Farvagny. (H1.265F) 469 S'adresser à Monico Isidore, maçon, Farvagny-le-Petit.

AVIS
Le soussigné avise l'honorable public de Riaz et des environs qu'il vient de s'établir charpentier-menuisier.
J. PASQUIER, Riaz.

Rassujettie-tailleuse est demandée pour tout de suite. S'adresser à Mlle Alice SCHOUWEY, à Hauteville.

ON DEMANDE de suite jeune fille pour aider au ménage et au Café. — Bon gage. S'adresser à l'Agence de Publicité Haasenstein et Vogler, à BULLE, sous chiffres H4808.

A VENDRE un bon chien pour la garde et le trait, chez M. ROCH, à la Comballaz, (Vaud).

Avoine pour semences Les agriculteurs trouveront à la ferme de l'Asile de Marsens de l'avoine acclimatée. 1er choix pour semences, hâtive et de grand rendement. S'adresser à l'Economat.

On cherche pour un établissement de Bulle, une fille brave et honnête, sachant faire la cuisine. S'adresser à l'Agence Haasenstein et Vogler, à Bulle.

Auberge A vendre pour raison de famille une auberge bien située, avec jardin, verger, jeu de quilles, lumière électrique, quelques poses de bonne terre, facilité de paiement. S'adresser sous chiffres H432B à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Bulle.

Mises juridiques. L'Office des faillites de la Gruyère, vendra en mises publiques, mercredi 3 avril prochain, dès deux heures du jour, au domicile de M. François BAPST, feu Jacques, à La Roche, 2 chevaux, 4 harnais, 4 faux-colliers, 3 couvertures, 2 bâches, 1 char à 2 chevaux, 1 char à 1 cheval, 2 luges, 1 hache paille, plusieurs chaînes, remoules, serroirs, etc.
On offre à placer en alpage 6 génisses
S'adresser au bureau du journal.

La Caisse et les Bureaux de la Banque Populaire de la Gruyère, à Bulle, seront fermés le lundi de Pâques.
La Direction.

PROFITEZ DE L'OCCASION
Pour cause de réparations importantes au magasin, il sera mis en vente dès ce jour, à prix très réduits, un certain stock de marchandises, consistant en articles verrerie, cristaux, faïences, porcelaines, coutellerie, fantaisies, etc., etc.
Léon BLANC
Successor de Ch. Blanc, Grand'rué, BULLE.

Le 31 mars, jour de Pâques, dès les 2 1/2 h de l'après-midi
Grande Kermesse, à Broc,
Organisée par la Société de Musique « La Lyre »
CONCERTS, TOMBOLA, avec nombreux prix dont le tirage aura lieu à 6 heures, à l'Hôtel-de-Ville.
Jeux divers, etc., etc.
Le soir à 8 heures, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville,
Concert et représentation avec le concours de quelques demoiselles.

Montagne à vendre ou à louer
Le soussigné exposera à vendre ou à louer par voie de mises publiques, les montagnes ci-après désignées, situées en dessus de Broc, ayant appartenu à Madame Veuve CHARRIÈRE, à Crusiat.
1° **Le Petit Mont**: Environ 40 poses comprenant: Pâturage, maison d'habitation, grange avec pont de décharge, écuries doubles, eau abondante et intarissable.
2° **Terroche**: Environ 45 poses, pâturage et forêts, chalet pouvant abriter 40 vaches. Eau abondante.
3° **Boverasse**: Environ 15 poses avec pâturage, forêts et chalet suffisant.
Ces immeubles seront exposés en vente en bloc et ensuite séparément.
Pour le cas où les enchères ne donneraient pas de résultats suffisants pour la vente, ils seront immédiatement après exposés en mises pour location.
Les mises auront lieu le jeudi 4 avril prochain, dans une salle particulière de l'Hôtel du Cheval-Blanc, à Bulle, dès les 3 heures de l'après-midi, sous les conditions qui seront lues avant les mises.
Ernest DUNAND.

A louer à BROC, un joli appartement de 3 pièces. S'adresser au Café de l'Union Broc, vis-à-vis de la fabrique.

Jeune fille est demandée comme aide de cuisine, dans un restaurant. S'adresser au bureau du journal.

A louer: une chambre à cinq minutes de la ville. S'adresser à Mme Vve TORRIANI.

Bon charretier stable, fort et robuste, connaissant bien les chevaux, est demandé de suite. Bon gage. S'adresser au bureau du journal.

Homme actif intelligent, marié, demande emploi au plus vite dans une brasserie, etc. — Références à disposition. S'adresser au bureau du journal.

Dimanche 31 mars
Auberge du Bry
pour cause de départ

Cassée
Invitation cordiale.
458] L. BUCHS, tenancier.

On demande à acheter un pâturage boisé. S'adresser par lettre à l'Agence Haasenstein et Vogler, à Fribourg, sous chiffres H 1210 F.

Auberge de la Croix-Verte ÉCHARLENS
Dimanche 7 avril
GRANDE CASSÉE
avec le bienveillant concours d'une bonne musique.
Invitation cordiale. Le tenancier.

Si vous devez acheter du **FOIN** adressez-vous à la maison d'importation directe Nef Schneider & Co à Thoune (Suisse).

Mise de bâtiment.
Mercredi 3 avril prochain, de 2 à 4 heures, le soussigné vendra en mise publique, au bureau de M. le not. DUPRE, la maison qu'il possède rue de la Promenade 72, comprenant 2 magasins, boulangerie, 7 logements, belles caves, buanderie, chambre à fumer, etc. Pour visiter la maison et prendre connaissance des conditions très favorables, s'adresser à J. TOFFEL gérant. Bulle, le 16 mars 1907. M. MAGNE.

FROMAGES mi-gras et maigre, salés, depuis 0,55 cent. le 1/2 kilo par pièce. Agence agricole Auguste BARRAS BULLE

A louer: grand'rué, 1er étage, un appartement de deux à trois chambres et cuisine. Eau et lumière électrique. S'adresser au bureau du journal.

VINS BLANCS ET ROUGES Vaudois, Valaisans et Neuchâtelois. Provenance directe de la propriété. Conditions et prix très favorables. Et. Desbieux, aub. à Sâles.

En 2-3 jours, les goîtres et toute grosseur au cou disparaissent: 1 flac. à 2 fr. de mon eau antigotreuse suffit. Mon huile pour les oreilles guérit tout aussi rapidement bourdonnements et dureté d'oreilles, 1 flac. 2 fr. S. FISCHER, méd. à Grub (Appenzell Rh.-E.) (H720G) 266

Jeune homme de 16 à 17 ans, fort et robuste, pourrait entrer de suite comme apprenti charcutier, chez M. ZEBERHARDT, à BULLE.

Pour cause de départ on offre à remettre en ville un joli magasin d'épicerie. Peu de reprise. La reprise se paye comptant. Petit loyer, bonne clientèle. Convientrait pour une femme. S'adresser à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Bulle.

Personne sérieuse, bien au courant des travaux du ménage, cherche place. S'adresser au bur-au du journal.

VILLE DE BULLE
En suite de l'expiration légale des fonctions des titulaires, les postes suivants sont mis au concours:
Secrétaire communal;
Cassier de Ville;
Aide-caissier-comptable;
Sergent de Ville-huissier-publicateur;
Piqueur de Ville;
Forestier communal;
Inspecteur des abattoirs;
Concierge des écoles;
Trois gardes de nuit;
Deux fossoyeurs;
Surveillant du cimetière;
Monteur des horloges.
Les inscriptions seront reçues au Secrétariat communal jusqu'au vendredi, 5 avril 1907, à six heures du soir. Entrée en fonctions le 1er Mai. Le Conseil communal.

Engrais chimiques
PRIX RÉDUITS
Agence agricole Aug. Barras, Bulle. Maison placée sous le contrôle des stations fédérales d'essais agricoles.

A louer: rue de Gruyères, un appartement au 1er étage, au midi, 4 pièces avec véranda, jardin et dépendances. S'adresser à M. J. GRETENER.

Ch. DEMIERRE méd.-dentiste. Dès le 1er Avril prochain Consultations tous les jours de 2 à 5 heures. Mercredi et dimanche exceptés.

Farine fourragère remoulage, son (garanti pur blé) tourteaux de sésame, Avoine, Maïs et Orge. Importation directe. Albert Bindschedler, Berne Commerce en gros Maison de contrôle.

A LOUER à La Tour, un logement de 3 pièces. S'adresser à M. Oscar DUPASQUIER, La Tour.

UN PRODUIT QUI N'A PAS sa réputation VOLÉ toujours grandissant c'est bien notre merveilleux

BONBON DES VOSGES Aux bourgeons de sapins des Vosges. En vente partout. contre rhumes, toux, catarrhes, etc. Goût agréable.

Déposé [H238X] Avis: Tout bonbon ne portant pas le mot VOSGES entre nos initiales B. et P. est une imitation inférieure à refuser. Vente en gros: BRUGGER & PASCHE, fabrique de confiserie, Genève.

Mme S. Deluz Bureau de Placement à Territet demande: femme de chambre, cuisinières, fille de ménage, repasseuses, etc.

Pour les annonces et réclames s'adresser à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, à Bulle, grand'ras 29, ou au bureau du journal.

Fabrique de Chauffage central, Berne S. A.

ancienne Maison J. Ruef,

se recommande pour l'installation de chauffages centraux de tous systèmes, buanderies séchoirs, bains et appareils de désinfection. Fonderie. Chaudronnerie de cuivre et Chaudronnerie. Fabrique: station de chemin de fer Ostermundigen. Dépôt: Speichergasse 35, Berne. Représentant pour Vaud et Valais: Emile F. Chavannes ingénieur, rue du Midi 3, Lausanne. Exposition internationale, Milan 1906: Grand prix.



Brasserie du Cardinal
1837-1905 NOUVELLE USINE EN CÔTE **FRIBOURG**

Dès le 15 mars mise en perce du "BOCK DE PAQUES".
Dépositaire: Alfred COSANDEY, BULLE.

VARICES
ULCÈRES - PHLÉBITES
Plaies, jambes ouvertes
GUÉRISON ASSURÉE
par le
Thé antivariqueux 1 fr. la boîte
avec la
Pommade antivariqueuse 1.50 le pot.
Vente exclusive:
E. ROKNHABER drogiste diplômé
12, Rue de la Tour-Maitresse, Genève

A VENDRE pour cause de partage, les deux beaux domaines, d'un excellent rapport, l'un de 9 poses, l'autre de 29 poses environ, que possède, rière Bulle, l'hoirie Chiffolle. Situation très favorable surtout pour le commerce de bétail.
Conditions de paiement des plus avantageuses. — S'adresser à M. REICHLÉN, juge, à Bulle. [459]

Rhumatismes

NEURALGIES sont soulagés instantanément et guéris rapidement par les frictions avec le "RHEUMATOL". Attestations de médecins éminents.
Vous trouvez le "RHEUMATOL" à fr. 1.50 le flacon avec le mode d'emploi dans les pharmacies.
Dépôt à **BULLE**: Pharmacie **CAVIN**.

ASSUREZ-VOUS à

1° la Société suisse d'assurance générale sur la vie (précédemment Caisse des rentes suisses) à Zurich.
a) Assurances vie de tous genres et de toutes sommes.
b) Assurance Populaire vie pour la classe ouvrière et les enfants, dès l'âge de 2 1/2 ans. Pour l'assurance populaire, on peut conclure des assurances au minimum de fr. 80. — et au maximum de fr. 2,000, primes hebdomadaires ou trimestrielles.
c) Rentes viagères.
2° à la « Winterthur », société suisse d'assurance contre les accidents de tous genres, pour grandes personnes et enfants. Assurance collective, individuelle et de responsabilité civile.
3° à l'« Urbaine » société d'assurance contre l'incendie.
Primes très modérées.
Agent: C. Duvanel, route de Vevey 546, BULLE.

AVIS

Les éleveurs intéressés sont informés que l'étalon fédéral **CASIMIR**, propriété du syndicat chevalin de la Gruyère, est à leur disposition chez M. Jules MORAND, au Tirage, dès le 15 mars. — Les saillies auront lieu les mardi, jeudi et samedi.
Les prix de la saillie sont fixés à 10 fr. pour les sociétaires et à 15 fr. pour les non-sociétaires, à payer comptant. Pour de plus amples renseignements s'adresser au secrétaire soussigné.
Louis TORRIANI.



Chauffage central
de tous systèmes.
INSTALLATIONS DE BAINS
BUANDERIES ET SÉCHOIRS
Fabrique de Machines
FRIBOURG

VINS

Le soussigné offre des vins garantis naturels provenant directement de la propriété aux prix ci-bas indiqués:

ROUGES		BLANC	
Vandrell	à 35	Catalogne	à 35.
Montagne	» 38	San Cugat	» 38
San Jaume	» 40	Martorell	» 40
Cervera	» 45	Andalucie	» 45
Seville	» 50	San Sadurni	» 50
etc., etc.		etc., etc.	

Faits de toutes grandeurs à la disposition des clients.
Se recommander,
Francisco RIBES, vins, à Bulle,
propriétaire de vignes à San Jaume (Espagne).

C'est au magasin de Chaussures
Th. Sottas-Thalmann, à Bulle
maison Barras, en face du Cheval-Blanc

qu'on trouvera le plus bel assortiment de chaussures élégantes, solides et surtout à bon marché.
Choix énorme d'articles de saison provenant des meilleures fabriques de la Suisse et de l'étranger.
Chaussures de luxe. — Souliers de travail.
Prix très modérés.
La maison se charge des réparations.

Crédit Gruyérien

Dès ce jour, nos conditions sont réduites et fixées comme suit
pour prêts par billets à ordre:
Sur dépôt de titres, intérêt 4, 4 1/4 ou 4 1/2 0/0, suivant la nature du gage, et com. sem. 1/4 0/0;
Sur cautionnement, intérêt 4 1/2 0/0 et com. sem. 1/4 ou 3/5 0/0.
BULLE, le 22 mars 1907.
LA DIRECTION

Engrais chimiques.

Engrais complet à base d'os pour tout genre de culture, en sacs de 50 kg. Dosage garanti.
Maison placée sous le contrôle de la Station fédérale d'essais et d'analyses agricoles à Lausanne.
Gros et détail. — Prix réduits.
J. CROTTI.

— Nous les vaches. poires en écrevisses ou bien de morceau de nouilles, t — Non. — Je te bre, le m allumions nous réch des pomm Charlot — Moi à garder tons. Mai on voulait ce qui l'a voya. Pou il ne pouv douze ans Martin et core, si moi... L'affec son esprit — On de fer pou tout à co de navire les batea — Non — Moi voyagé, d de la vill chez un p ger, qui t m'emmen chant, ce me nour jours des la tempé peau com tais com que j'ai c jour, me decin. O

au bureau du journal.

A.

Fonderie. Chaudronnerie
pour Vaud et Valais :

VARICES
CÈRES - PHLÉBITES
plaies, jambes ouvertes
ASSURÉE
par le
antivariqueux 1 fr. la boîte
avec la
de antivariqueux 1.50 le pot.
Vente exclusive :
OKNHABER droguiste
diplômé
de la Tour-Maitresse. Genève

ENDRE pour cause
de partage,
les deux
naines, d'un excellent rapport,
l'autre de 29 poses environ,
à Bulle, l'hoirie Chiffelle,
très favorable surtout pour le
betail.
de paiement des plus avanta-
geux. S'adresser à M. REICHLIN,
1459

provenant directement
BLANC
Cognac à 35.
Cugat » 38
Morell » 40
Lucie » 45
Sadurni » 50
etc., etc.
attention des clients.

vins, à Bulle,
d'Espagne.

assures
assures élégantes, soli-
de saison
Suisse et de l'étranger.
chers de travail.

réparations.
yérien
et fixées comme suit
à ordre :
4, 4 1/4 ou 4 1/2 0/0
%;
1/2 0/0 et com. sem. 1/4 ou

LA DIRECTION

miques.

genre de culture, en sacs de
ion fédérale d'essais et d'ana-
réduits.

CROTTI.



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul : 1 fr. 50.

LES
Enfants martyrs

PAR
JULES MARY.

— Nous nous amusions beaucoup en gardant les vaches. Nous mangions des pommes et des poires en masse, ou bien, nous attrapions des écrevisses dans le petit ruisseau de la Naugerin, ou bien des grenouilles dans la Vence, avec un morceau de drap rouge... Sais-tu attraper des grenouilles, toi, Bertine ?

— Non, fit naïvement la fillette.

— Je te montrerai. Ou bien encore en septembre, le matin ou le soir par les brouillards, nous allumions de grands feux dans les champs pour nous réchauffer les mains et nous faisons cuire des pommes de terre...

Charlot s'arrêta et soupira :

— Moi, je serais bien resté là toute ma vie, à garder les vaches et plus tard les moutons. Mais ça n'a pas duré longtemps. Comme on voulait obliger le fermier à m'envoyer à l'école, ce qui l'aurait empêché de m'utiliser, il me renvoya. Pour dix francs par mois qu'on lui donnait, il ne pouvait pas me nourrir à rien faire jusqu'à douze ans. J'ai bien pleuré en quittant le Roc-Martin et les petits garçons du fermier aussi. Encore, si mon pauvre Criquet avait été près de moi...

L'affection de Criquet était restée vivante dans son esprit.

— On m'a fait monter de nouveau en chemin de fer pour un grand voyage, et je me suis trouvé tout à coup dans une ville où il y avait beaucoup de navires... Sais-tu ce que c'est, toi, Bertine, que les bateaux et que la mer ?...

— Non... Je n'ai vu ça que sur des images.

— Moi, je suis plus savant que toi puisque j'ai voyagé, dit Charlot fièrement. J'ai retenu le nom de la ville. C'est Dunkerque. On me conduisit chez un pêcheur de Rosendaël, nommé Michel Zegger, qui tout de suite me mit dans son bateau et m'emmena avec lui, à la pêche. Il n'était pas méchant, ce Zegger, mais il était dur, trop dur. Il me nourrissait bien et sa femme me donnait toujours des habits très chauds ; le froid, le vent et la tempête ne faisaient rien à Zegger. Il avait la peau comme du cuir ; mais il croyait que moi j'étais comme lui... J'ai tant souffert de cette vie-là que j'ai cru que j'allais mourir. Il a bien fallu, un jour, me laisser à la maison et faire venir un médecin. On me croyait endormi, mais j'écoutais.

J'entendis le médecin qui avait tapé dans mon dos, dire à Zegger en haussant les épaules : « Dans trois jours, il sera mort ! » Zegger a eu grand-peur. Tu n'as jamais été malade, toi, ma Bertine ?

Elle l'écoutait si gentiment, les yeux un peu mouillés ; il sentait si bien en elle une tendresse naissante que son cœur d'enfant s'élançait vers cet autre cœur d'enfant, et que déjà il l'appelait « ma Bertine ».

— Non, dit-elle, jamais.

— Je suis resté deux mois dans mon lit, et quand je me suis relevé et que je me suis vu dans un miroir, je me suis mis à rire. Je ne me reconnaissais pas. Pendant trois mois, je n'ai pas pu reprendre la mer. Je me promenais tous les jours, au soleil, dans les sables des dunes... Je m'asseyais dans les herbes piquantes. Je m'endormais. J'étais bien... Un jour, en me réveillant, j'aperçus un vieillard qui me considérait, appuyé sur sa canne. Il était bien vêtu et il avait une figure fine extrêmement douce, avec des cheveux tout blancs... son collier de barbe était tout blanc... C'était un ancien marin, bien sûr... Il me dit :

— Que fais-tu là, mon enfant ?

— Vous le voyez, monsieur, je me repose.

— Je ne te connais pas. Comment t'appelles-tu ?

— Charlot. Je suis placé par l'Assistance chez le pêcheur Michel Zegger, de Rosendaël.

— Un dur marin, fit le vieillard.

Et il m'interrogea encore. Je lui racontai que j'étais en convalescence parce que j'avais trop travaillé, mais je ne me plaignais pas de Zegger. Je ne voulais pas être pris pour un paresseux. Il m'écoutait avec bienveillance, mais il me laissait répéter souvent les mêmes mots, et plus haut, car il était sourd.

A la fin, il me caressa la joue, en disant :

— Pauvre petit ! Pauvre petit !... Demain, mon enfant, j'irai trouver le directeur de l'agence. Je te reprendrai à Zegger, car cette vie que tu mènes est trop rude pour toi. Il faut être autrement trempé pour l'existence du pêcheur et on a eu tort de te placer chez lui. Consentirais-tu à venir chez moi ? Je suis riche. C'est moi qui ai créé ce village de Rosendaël. Il m'appartient en entier... Réponds-moi.

— Oh ! oui, monsieur, je vous suivrai de tout mon cœur, et je ferai mon possible pour que vous soyez content de moi.

— Attends deux jours, et tu auras de mes nouvelles.

Il me caressa encore les joues et partit. Bien qu'il me parût très, très âgé — plus de quatre-vingts ans peut-être — il marchait pourtant d'un

pas robuste. Par derrière, on ne lui aurait pas donné plus de cinquante ans.

En rentrant chez le pêcheur, je racontai à la mère Zegger l'entretien que je venais d'avoir. Elle me fit faire le portrait du vieillard pour le reconnaître. Mais quand je lui eus dit qu'il possédait tout le village de Rosendaël, elle s'écria :

— Bien sûr, c'est M. Gaspard Malo, le brave homme ! Tu es chanceux, mon Charlot. S'il s'intéresse à toi, te voilà sauvé...

— Oh ! il m'a peut-être déjà oublié ! fis-je.

Je le disais, mais mon cœur bondissait d'espérance.

Quand Zegger revint de la pêche, il affirma aussi que jamais le vieillard n'avait manqué à sa parole.

Nous attendîmes un jour, puis deux jours. Personne. Le troisième jour, rien non plus. Alors, sur les dunes, je me mis à pleurer. Le soir, je trouvai Zegger et sa femme très tristes. J'étais habitué à leur visage, et jamais je ne les avais vus comme ça. Ils me regardaient presque avec bonté. On me fit asseoir pour le dîner, et la mère me bourra de soupe aux poissons, une bonne soupe fumante dont elle savait que j'étais très gourmand. Mais j'avais le cœur gros, je ne pouvais pas manger. Alors, la femme dit :

— Mon pauvre petit, nous savons pourquoi M. Gaspard Malo n'est pas venu comme il te l'avait promis...

Je crus à une bonne nouvelle et je me mis à sourire. J'étais déjà consolé, mais ce ne fut pas pour longtemps.

La mère ajoutait, tout en balayant la chambre, car déjà la soupe était mangée.

— Il est mort dans la nuit d'avant-hier !

Il n'avait pas eu le temps de s'occuper de moi, et, comme personne ne connaissait ses intentions charitables, je restai encore longtemps chez Zegger. Seulement, comme je n'étais bon à rien, il m'envoyait à l'école. Je sais lire, écrire, compter, et toi, ma Bertine ?

— Moi, pas beaucoup, Charlot.

— Enfin, l'agence me reprit sur la demande de Zegger, et l'on me remit, faute de pouvoir trouver d'autre place, entre les mains d'un nourricier nommé Poncelet, à la Gorgue, qui accaparait les enfants de l'hospice, car j'en trouvais une dizaine qui étaient à sa charge. Il se faisait des bénéfices en les envoyant un peu partout, dans les fabriques et dans les usines. Trois jours après mon arrivée, il me dit qu'il venait de passer contrat à mon sujet avec un chaufournier, nommé Marie-Claude.

Je ne gagnais pas grand-chose chez Marie-Claude, mais en revanche, je peinais fort. Je re-

grettais Zegger, qui lui, du moins, s'il me gourmandait parfois, ne me brutalisait jamais. Je fus bientôt plus malade qu'à Rosendaël. Et alors, comme je ne remplissais pas mon engagement avec Marie-Claude, Marie-Claude me battait comme plâtre, et à la maison le père Poncelet me battait aussi, m'envoyait me coucher sans nourriture, ou me mettait à la porte pour m'obliger à passer la nuit dehors, tout cela parce que je n'étais pas robuste et que je ne rapportais pas assez d'argent à son industrie.

J'étais bien, bien malheureux, je t'assure, Bertine. Et il était bien visible que j'étais malade. Et pourtant je ne me plaignais pas. Je ne voulais pas laisser croire que j'étais un paresseux. Une fois des messieurs vinrent un dimanche chez Poncelet et l'interrogèrent. Je me trouvais là. J'entendis. On lui demanda quels étaient les patrons chez lesquels il plaçait les enfants. Il les nomma tous, sauf Marie-Claude. Comme il y avait beaucoup de fours à chaux dans les environs de la Gorgue, un des messieurs demanda : « Je suppose, père Poncelet, que vous ne placez aucun pupille — je me rappelle très bien, il a dit pupille — chez les chauxfourniers ? — Oh ! non, monsieur ! » a répondu le père Poncelet. Et comme je faisais un mouvement pour lui faire comprendre qu'il se trompait, il m'a serré le bras avec une telle force que j'ai cru, tant que ça m'a fait mal, que j'allais mourir !...

« Alors, continua Charlot, les messieurs partent, convaincus qu'ils étaient bien renseignés sur ce qui se faisait chez le nourricier ; il paraît qu'ils devaient revenir à des époques fixes, mais je restai encore longtemps chez Poncelet, et je ne les revis jamais. S'ils étaient revenus seulement trois mois plus tard, ils m'auraient trouvé dans mon lit, presque à l'agonie. C'est dur, vois-tu, le travail dans les fours à chaux... dur pour la poitrine surtout. Si tu savais toutes les mauvaises odeurs qui s'échappent des fours et qui vous montent à la tête ! On dirait d'abord que ça vous grise. La tête tourne. On ne peut plus respirer. Le cœur manque. Parfois, ça me rappelle le jour où avec Criquet, mon pauvre Criquet, j'ai ouvert la porte de la chambre dans laquelle mourait madame Juliette à côté de la petite Bertine. Oui, souvent c'est la même odeur. On appelle ça du gaz carbonique.

« Une fois, j'en avais tant respiré que je suis tombé sans connaissance et qu'on m'a emporté. Je croyais qu'on allait m'emmener à l'hôpital, à Valenciennes ou à Arras, mais Poncelet craignait sans doute des reproches. Il me garda chez lui. Il disait, quand il y avait du monde pour l'entendre qu'il m'aimait beaucoup, qu'il me considérait comme son fils. Quand il était seul avec moi, et qu'il me croyait endormi, il s'approchait de mon lit, et je l'entendais qui disait : « Crève, avorton ! « mais tu ne crèveras donc pas !... Je vais donc « te nourrir à rien faire ! Crève donc ! »

« Et l'hiver, un matin qu'il faisait un froid de loup et qu'il neigeait, il partit de chez lui en laissant ouvertes la porte et la fenêtre de la chambre où je me trouvais. Le vent soufflait fort et poussait la neige en tourbillons jusque sur mon lit. Je criais au secours parce que je sentais que ça pouvait me faire mourir. Mais la maison était en dehors de la Gorgue, et par ce temps affreux personne ne passait sur la route. Et moi j'étais trop faible pour me lever et pour fermer la porte et la fenêtre.

Poncelet rentra une heure après. Il était gris. Il avait bu de l'eau-de-vie dans une auberge avec des amis.

Il vint à moi, et me voyant les yeux ouverts :

— T'es pas crevé ? Non d'un chien, t'a la peau vissée au dos.

C'est ce jour-là que je compris pourquoi Poncelet se faisait si tendre pour moi devant les

étrangers. Le médecin m'avait trouvé très mal. Et il disait au vieux :

— Père Poncelet, cet enfant est mal soigné. Je vous ai prévenu au début de sa maladie... Vous avez eu tort de l'envoyer aux fours, et Marie-Claude a eu tort de le recevoir. La loi est formelle. Les fours à chaux sont des établissements insalubres. Le travail des enfants y est interdit... Je vais porter plainte...

Je fus un peu plus tranquille à partir de ce jour-là, et Poncelet n'ouvrit plus les fenêtres. Seulement, il avait des yeux si méchants quand il me regardait que j'en frissonnais de peur, et, pour ne pas les voir, la plupart du temps je faisais semblant de dormir.

Je finis pourtant par être guéri, malgré tout. C'est le médecin qui m'a sauvé, je peux le dire. Il est revenu tous les jours me voir, tous les jours, sans manquer une fois. Et il fournissait les médicaments. Et il avait mis le père Poncelet bien à l'aise, car il lui avait dit dès le premier jour :

« — Je ne vous compterai pas mes visites. »

C'est en sortant de la Gorgue que j'ai été placé à Saint-Remy, dans la fabrique Laverjol.

Je ne suis pas encore solide, mais ça va mieux, et je suis content d'être ici, Bertine, car je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que nous allons être amis et que je t'aime déjà...

A ce moment, une heure sonna ; la cloche des ateliers rappelait les ouvriers au travail, et la sonnerie se fit entendre longtemps, avec je ne sais quoi d'impérieux. Les hommes, les femmes, les enfants se pressaient, rentraient en foule.

Bertine et Charlot se levèrent et, quittant leur coin plein d'ombre, traversèrent la cour inondée de soleil.

Charlot disait en marchant tout près de la petite fille.

— Voilà, j'ai fini... Ce n'est pas gai tout de même une vie comme ça... De l'un à l'autre, toujours des figures nouvelles...

— Moi, fit Bertine, je te raconterai tout ce que je sais, mais nous n'avons plus le temps de causer. Ce sera pour ce soir, si tu veux m'accompagner jusqu'à Saint-Remy, ou pour demain, après le déjeuner, comme tu voudras.

— Demain, dit-il, là-bas, à la même place. Sais-tu, Bertine ? un jour, à Paris, rue de la Parcheminerie, madame Juliette m'a embrassé gentiment... et j'ai senti quelque chose qui me caressait le cœur... Depuis ce temps-là, jamais, tu m'entends bien, Bertine ? jamais personne ne m'a embrassé... Veux-tu que je t'embrasse, toi, ma Bertine ?

— Oh ! de grand cœur !...

Elle pencha sa jolie tête souriante... Il l'embrassa sur la joue, doucement. Et elle lui rendit son baiser. Il le reçut les yeux fermés, en frissonnant. Et il resta une seconde immobile, comme pour le savourer.

— Ah ! dit-il, tu m'as embrassé tout comme madame Juliette.

Une voix rude derrière eux les fit tressaillir.

— Que je vous y prenne encore à vous bécoter, vous deux !...

En même temps, un coup de pied dans les jambes bousculait Charlot, qui alla se heurter contre le pilier d'une marquise, auprès des bureaux.

C'était le contre-maître Mabillo.

Charlot baissa la tête, tout de suite les larmes aux yeux. Il se sentait bien esclave, là comme partout. Et il le serait longtemps encore ! Il serra ses petits poings dans un geste de menace... Frappé et humilié devant Bertine, cela lui allait droit au cœur.

Mais un doux regard de la petite fille le calma.

Les deux enfants, désormais, ne seraient plus seuls puisqu'ils s'aimaient. Ils auraient des pensées communes ; ils auraient les mêmes affections sans doute et partageraient les mêmes haines. Ils

avaient vécu solitaires. C'était la vie à deux qui commençait.

Le soir, à la sortie des ateliers, il se virent.

— Bonsoir, Bertine... dors bien !

— Bonsoir, Charlot... bonne nuit !

— Ah ! si mon pauvre Criquet était là, comme il t'aimerait vite, lui aussi !

— Qu'est-ce donc, ce Criquet dont tu parles toujours ?

— Un ami ! Mais je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il est mort, peut-être...

Et dans l'ombre de la nuit qui s'étendait sur les bâtiments noirs de la fabrique, sûrs que cette fois Mabillo ne les surprendrait pas, ils s'embrassèrent encore, puis se sauvèrent.

III

La fabrique Laverjol n'avait pas de contrat régulier avec l'administration. Au bon vouloir du directeur, et pour ce qui concernait Saint-Remy particulièrement, au bon vouloir du contre-maître Mabillo, était laissé le soin de fixer les conditions de placement, d'âge, d'admission, la durée de l'apprentissage et de la journée de travail, la question des salaires. La plus entière liberté était également laissée à Mabillo pour tout ce qui concernait l'alimentation, le couchage, les vêtements, le régime disciplinaire, le service médical, toutes choses qui eussent dû faire l'objet d'un règlement intérieur revu, modifié avec soin, et finalement accepté par l'Assistance.

Comme il n'y avait pas de surveillance en dehors de celle du contre-maître, il n'y avait aucun contrôle. Mabillo punissait à tort et à travers, comme il l'entendait, et repoussait ou acceptait à sa guise les réclamations des enfants. Les visites très espacées des inspecteurs restaient toujours sans résultat, car elles ne s'adressaient guère qu'aux détails extérieurs de l'existence de ce groupe. Et les enfants, terrorisés, n'avaient garde de se plaindre. Aussi, poussés à bout, s'évadaient-ils parfois par bandes de quatre ou cinq, errant par la campagne jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, ils revinssent chercher pitance à la fabrique.

Pourtant, ils ne rentraient pas tous. De plus hardis se confiaient aux hasards de la vie vagabonde, se louaient à des maîtres chez lesquels l'Assistance perdait leur trace, ou échouaient à Paris, au milieu des tentations et des dangers, pour apparaître bientôt en police correctionnelle d'abord, en cour d'assises plus tard, sur l'échafaud souvent.

Lorsque Bertine rentra le soir chez Placide, Julien l'attendait, accroupi sur le seuil.

Encore tout heureuse de la rencontre de Charlot et tout émue de sa gentillesse, elle n'avait plus peur du sinistre avorton, comme si un protecteur lui était né soudainement. Elle lui servit à souper, mangea de bon appétit et se coucha.

La nuit, un bruit la réveilla. Comme la lune entrait dans l'alcôve par la fenêtre sans rideaux, on y voyait très clair. Elle reconnut Julien qui entrait. Il avait pendant la journée, dévissé le verrou. Elle éprouva une si grande frayeur qu'elle resta sans mouvement, comme paralysée.

Il s'approcha de la petite fille. Le bras nu de celle-ci pendait hors du lit. Il le lui mordit, près du coude, si fort qu'elle poussa un grand cri.

Il se mit à rire et s'enfuit. Elle resta éveillée toute la nuit. Il n'y avait pas de meubles dans l'alcôve ; elle ne pouvait barricader la porte. Mais il ne revint pas. Elle l'entendait qui ronflait bruyamment.

Le matin, quand elle vint prendre son travail à la fabrique, son bras était enflé ; on voyait distinctement, dans la chair tuméfiée, la trace bleuâtre des dents de Julien.

Il lui était presque impossible de s'en servir. Cependant elle commença son travail. Elle était apprentie et travaillait avec une ouvrière beau-

coup plus âgé

deux pour v

Charlot, l

Bertine s

matinée, ell

par sa faute

les bobines

comme elle

se brouillai

les fautes s

Elle aper

geait vers l

D'un cou

la besogne,

tourna vers

— Voule

L'ouvrièr

Bertine.

— C'est

général, el

elle ne fait

Bertine

— Si tu

au cachot.

— Mons

bras...

Elle re

mais n'os

avait peur

Tout à

— Au l

n'est-ce p

dans les c

Elle bai

— Puis

métiers, v

— Je v

Elle son

rangée de

piles de

houille, c

fond, fer

dans un l

le reste, c

C'était

dernières

ment, lor

en blanc,

une color

à l'action

ration se

froirs ».

L'acid

tion du s

tissus pa

Une lent

Il est pr

quelques

les éman

suffoque

gers ince

souffrir

se mélar

et végét

Ce fu

surveilla

pliant o

A cha

l'air mo

largeme

chose q

Et el

raient d

répit, e

tordait

n'en po

rouges

soufre

Quar

elle. El

la vie à deux qui
rs, il se virent.
ien !
nuit !
et était là, comme
et dont tu parles
pas ce qu'il est de-

qui s'étendait sur
que, sûrs que cette
rait pas, ils s'em-
èrent.

pas de contrat ré-
Au bon vouloir du
ernait Saint-Remy
ir du contre-maître
fixer les conditions
n, la durée de l'ap-
travail, la question
iberté était égale-
tout ce qui concer-
e, les vêtements, le
ce médical, toutes
objet d'un règlement
oin, et finalement

surveillance en de-
il n'y avait aucun
tort et à travers,
essait ou acceptait à
enfants. Les visites
restaient toujours
s'adressaient guère
l'existence de ce
nés, n'avaient garde
à bout, s'évadaient-
re ou cinq, errant
que, n'en pouvant
tance à la fabrique.

pas tous. De plus
ds de la vie vaga-
ntres chez lesquels
e, ou échouaient à
ns et des dangers,
lice correctionnelle
tard, sur l'échafaud

soir chez Placide,
r le seuil.
rencontre de Charlot
e, elle n'avait plus
me si un protecteur
lui servit à souper,
oucha.

a. Comme la lune
enêtre sans rideaux,
econnu Julien qui
ournée, dévissé le
ande frayeur qu'elle
paralysée.

lle. Le bras nu de
le lui mordit, près
a un grand cri.

Elle resta éveillée
de meubles dans
cader la porte. Mais
endait qui ronflait

rendre son travail à
lé; on voyait distinc-
e, la trace bleuâtre

sible de s'en servir.
on travail. Elle était
une ouvrière beau-

coup plus âgée à rentrer les chaînes. Elles étaient
deux pour vingt métiers à tisser.

Charlot, lui, était apprenti à la pareuse.

Bertine se montra si inhabile pendant toute la
matinée, elle accumula tant de maladresses que,
par sa faute, les fils cassaient à chaque instant,
les bobines se gâtaient, le tissu se perdait. Et,
comme elle craignait d'être reprimandée, ses yeux
se brouillaient de larmes, elle n'y voyait plus, et
les fautes s'ajoutaient aux fautes.

Elle apercevait justement Mabillois qui se diri-
geait vers les métiers.

D'un coup d'œil, il constata le mauvais état de
la besogne, les dégâts. Il fronça le sourcil et se
tourna vers l'ouvrière :

— Voulez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

L'ouvrière ne pouvait que rejeter la faute sur
Bertine.

— C'est cette petite, monsieur Mabillois. En
général, elle est bien plus adroite. Aujourd'hui
elle ne fait que des sottises.

Bertine pleurait, Mabillois la secoua.

— Si tu ne travailles pas mieux, je t'envoierai
au cachot.

— Monsieur, dit l'enfant, je me suis blessé au
bras...

Elle remonta sa manche, montra la morsure,
mais n'osa pas dire de qui venait le mal. Elle
avait peur qu'on ne la crût pas.

Tout à coup, Mabillois la reconnut et durement :

— Au lieu de travailler, tu aimerais mieux,
n'est-ce pas, te faire embrasser par les garçons
dans les coins ?

Elle baissa la tête, elle était toute tremblante.

— Puisque tu es incapable de travailler à tes
métiers, va-t-en aux souffroirs. On t'y occupera.

— Je veux bien, monsieur, dit-elle, résignée.

Elle sortit, traversa la cour, puis une longue
rangée de bâtiments où étaient des voitures, des
piles de bois, des machines détraquées, de la
houille, des brouettes, des voitures à bras. Au
fond, fermant cette sorte de couloir, elle entra
dans un bâtiment construit en briques, ainsi que
le reste, et surmonté de hautes cheminées.

C'était là qu'on faisait subir aux laines leurs
dernières opérations. Certaines étoffes ne récla-
ment, lorsqu'elles sont destinées à être employées
en blanc, que quelques lavages et dégorgeages et
une coloration spéciale qui consiste à les exposer
à l'action de l'acide sulfureux gazeux. Cette opé-
ration se fait dans les chambres appelées « souf-
froirs ».

L'acide sulfureux y est produit par la combus-
tion du soufre et maintenu en contact avec les
tissus par la fermeture complète des chambres.
Une lente circulation s'établit par les cheminées.
Il est presque impossible de demeurer plus de
quelques minutes dans ces enfers du soufre dont
les émanations vous prennent à la gorge et vous
suffoquent. Non seulement la vie y court des dan-
gers incessants, mais dans le voisinage même des
souffroirs, le gaz délétère qui s'échappe de l'usine
se mélange à l'atmosphère, détruit la vie animale
et végétale.

Ce fut là que Bertine travailla jusqu'au soir,
surveillant les laines exposées à l'action du soufre,
pliant ou dépliant.

A chaque instant, elle était obligée de sortir à
l'air moins vicié du dehors, et elle respirait alors
largement, essayant d'emplier ses poumons d'autre
chose que de ce poison.

Et elle était prise de quinte de toux qui du-
raient des heures entières, sans un moment de
répit, et pendant lesquelles elle se roulait et se
tordait sur un banc, près de là haletante, râlant,
n'en pouvant plus, la poitrine déchirée, les yeux
rouges et sanguinolents de tous les efforts que le
soufre arrachait à sa gorge.

Quand le soir vint, elle se hâta de rentrer chez
elle. Elle ne vit pas Charlot.

Elle voulut se coucher pour se reposer.

Elle était à peine dans son lit que Julien sur-
venait :

— A manger ! à manger ! dit-il.

Et il fallut qu'elle se relevât et s'occupât du
garçon. Elle mit de l'eau sur le feu. Et, pendant
qu'elle épluchait les légumes, alors que l'eau était
bouillante, il trouva le moyen de renverser celle-ci
sur les pieds de Bertine.

L'enfant poussa un cri horrible et tomba.

Heureusement, elle portait des sabots, où elle
avait les pieds nus. L'eau était tombée sur les sa-
bots et n'avait fait que ruisseler ensuite à l'inté-
rieur. Autrement, elle eût reçu des blessures gra-
ves. Néanmoins elle fut cruellement brûlée sur le
cou-de-pied et autour de la cheville.

Elle se soigna elle-même avec de l'huile, mit
un peu de ouate sur les brûlures, s'enveloppa d'une
bande de linge et se coucha.

Julien la regardait silencieusement.

Il ne faisait pas un geste. Ses petits yeux rou-
ges étaient fixés, sa bouche sanglante restait
grande ouverte.

Elle passa la nuit sans dormir.

Le lendemain elle ne pouvait marcher. Elle se
leva à grand-peine, essaya de sortir ; mais ce fut
vainement. Elle fut obligée de rester.

A midi et demi, la porte de la maison fut pous-
sée doucement, et elle vit une gentille tête, sur-
prise et un peu effarouchée, qui passait par l'en-
tebâillement.

C'était Charlot.

Bertine était assise, les pieds sur une chaise.

— Est-ce qu'on peut entrer, Bertine ?

— Mais oui, Charlot, mais oui, oh ! que cela me
fait plaisir de te voir... J'ai tant de mal et je
m'ennuyais tant !...

Et elle lui tendait les bras, il l'embrassa.

Tout à coup, il vit dans un coin, accroupi dans
l'ombre, Julien qui le considérait d'un air méchant.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là dit le gamin.

— Le fils au père et à la mère Placide...

— Figure-toi, ma Bertine, je me suis informé
de toi, ce matin, parce que je ne t'avais pas vue
hier au soir. J'ai appris qu'on t'avait envoyée au
souffroir, et sachant que tu étais absente aujour-
d'hui, je me suis dit : « Le souffroir, c'est si dur
que Bertine doit être malade. » Alors je suis ac-
couru aussitôt après le déjeuner. Comment vas-tu ?

— J'ai bien toussé, dit-elle, mais je serais allée
tout de même à la fabrique sans ce méchant
avorton qui m'a renversé exprès de l'eau bouil-
lante sur les pieds... Alors je ne peux plus bouger...
Hier, il m'avait mordue au bras... Regarde... On
voit encore ses crocs de chien enragé...

Charlot était devenu pâle.

— Ce gamin-là a fait ça ? disait-il.

— Oui, et il me tuera si on me laisse ici. Il me
tuera, je l'ai dit.

Julien venait de se lever et s'avancait vers
Charlot.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? Va-t-en...

— Oui, je m'en irai, dit Charlot, mais aupara-
vant je veux te dire ceci : Quand tu feras de nou-
veau souffrir Bertine, tu auras affaire à moi... Je
la prends sous ma protection... C'est entendu,
tortillard ?

L'autre eut un sifflement de colère.

— Je ferai ce que je veux. Je suis chez moi.

— N'oublie pas toujours ce que je t'ai dit, et
pour commencer et pour que tu ne croies pas que
c'est des paroles en l'air, tiens, mets ça dans ta
poche.

Et Charlot allongea à Julien, à toute volée,
deux maîtres coups de poing en pleine figure.

Julien était une sorte de petit colosse, et, s'il
avait voulu riposter, il aurait fait à Charlot, un
mauvais parti.

Heureusement, il se contenta de hurler. Il alla
comme un fauve dompté, s'accroupir dans l'om-

bre, méditant quelque vengeance et poursuivant
de son regard fixe de bête Charlot encore tout
frémissant de colère.

L'enfant s'assit auprès de Bertine.

— Veux-tu que je te soigne ? As-tu besoin de
quelque chose ? Tu ne peux sortir et tu n'as per-
sonne pour te faire tes commissions.

— Merci, Charlot, il y a tout ce qu'il faut ici.

Il resta quelques minutes. Ils ne parlaient plus.
Seulement ils se regardaient en souriant, heureux,
très heureux d'être pour un instant réunis. Il fut
obligé de s'en aller bientôt pour rentrer à la fa-
brique. Il embrassa Bertine et, se tournant vers
Julien :

— Je reviendrai ce soir, et si tu l'as touchée,
je te ferai passer un mauvais quart d'heure...

Julien ne bougea pas, mais Charlot ne fut pas
plutôt sorti qu'il partait derrière lui, se dirigeant
vers l'usine. Bertine le voyait sautiller d'une façon
singulière qui était sa marche habituelle, sur la
route blanche où le vent très fort ce jour-là sou-
levait des tourbillons de poussière.

Il revint deux heures après.

— Ce n'est toujours pas aujourd'hui que tu le
reverras ton protecteur, dit-il à Bertine.

— Qu'est-ce que tu lui as fait méchant avor-
ton ?

— J'ai tout raconté à M. Mabillois, le contre-
maître, et il l'a fait mettre au cachot tout de
suite.

— Au cachot !...

— Oui !

Et satisfait pour ce soir-là, Julien alla s'accrou-
pir.

(A suivre.)

L'Eternel féminin.

Nouvelle.

C'était un bel après-midi d'avril où le soleil
luit, les arbres ont de frais bourgeons vert-clair,
où tout le monde semble gai, heureux de vivre....
et où l'ennui d'être prisonnière pour une longue
semaine encore était plus violent, plus lassant.

La toute nouvelle maman, légèrement pâlie, se
tenait à demi couchée sur sa chaise-longue ; elle
lisait un roman ; mais depuis un instant, ses yeux
ne suivaient plus les lignes imprimées. Elle re-
garda d'abord le berceau bleu où dormait petit
Jacques, poupée de quinze jours ; ensuite, auprès,
la silhouette sombre de la religieuse qui, depuis
ses couches, ne la quittait pas.

Tout à coup, pour dire quelque chose, elle de-
manda :

— Ma sœur, quelle heure est-il ?

— Quatre heures un quart, répondit la jeune
nonne.

— Seulement. Ah ! Dieu, que le temps est long...
souponna-t-elle.

Et elle ajouta :

— Vous ne vous ennuyez jamais ?

— Ma foi, non, Madame.

Il y eut un court silence, interrompu bientôt
par la mère du bébé :

— C'est beau, la vocation ! Moi, j'avoue que
j'en aurais manqué complètement, fit-elle en fai-
sant la moue ; jamais une distraction, du matin
au soir pareille besogne... et cela l'année entière !
Et puis ce costume, invariablement le même, pour
toute la vie. Et cependant, quelquefois, le croiriez-
vous ! J'ai eu l'envie... l'envie folle d'en essayer
un ; je crois que cela ne m'irait pas mal.

Sœur Véronica se prit à sourire... tandis que
Madame de Vernières poursuivait :

— Le vôtre surtout, il est assez gracieux, cette
guimpe blanche, ce voile noir.... Oh ! dites, si
vous me le prêtiez un moment, pour voir...

La religieuse esquissa un geste de refus.

— Vous ne voulez pas ?... Pourquoi, cela me

ferait tant plaisir, jeta-t-elle en enfant gâtée, habituée à ce que ses désirs aussitôt exprimés soient remplis.

La petite nonne était bien jeune... Après tout, ce qui lui était demandé n'était qu'un caprice sans conséquence... et ce serait si amusant.

Elle se leva.

— Ah ! vous consentez enfin !... Attendez, je vais m'habiller tout à fait.

Et, durant plusieurs minutes, ce fut une scène peu ordinaire : cette religieuse quittant une à une les pièces de son costume, tandis que la coquette mondaine, au fur et à mesure, les revêtait ; mais tantôt celle-ci se trompait, ou tour à tour, avait toutes les peines du monde à cacher ses cheveux bouffants et frisés sous la coiffe austère... et c'étaient alors de francs éclats de rire.

Lorsque la toilette fut achevée, elle se regarda dans la glace et poussa une exclamation :

— Par exemple, je suis méconnaissable ! Mon mari lui-même s'y tromperait. Oh ! une idée ; il va rentrer... je vais me faire passer pour une de vos compagnes du couvent... venue... pour vous chercher, c'est cela. Du bruit, justement c'est lui. Vous, cachez-vous là, derrière cette portière, vous entendrez tout sans être aperçue.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; et quand Henri de Vernières pénétra dans la chambre de sa femme en prononçant : « Bonjour, Clo.... », il fit soudain un pas en arrière devant ce profil inattendu et reprit cérémonieusement :

— Pardon, ma sœur, que désirez-vous ?

La jeune femme gardant à grand'peine le sérieux, commença en changeant autant que possible sa voix :

— Voici, je suis envoyée par notre Mère... pour prévenir, pour chercher sœur Véronica...

Elle balbutiait, amusée par l'attitude de son interlocuteur. Celui-ci, on le voyait, n'écoutait pas les paroles prononcées ; il déviait cette religieuse inconnue... dont les traits pourtant lui étaient familiers :

— Pardon, interrompit-il, mais, déjà, n'êtes-vous pas venue ici ?... Je vous connais, il me semble... Mais voyons, on dirait, c'est toi, parbleu ! Clotilde...

Deux fusées de rire lui répondirent ; une lancée librement par sa femme ; l'autre étouffée derrière la tenture par l'authentique religieuse.

Mais lui continuait :

— Aussi, me disais-je, voilà un visage de connaissance... Follette, va, te déguiser ainsi. Eh bien, pour te dire la vérité, ma chérie, tu n'es pas à ton avantage là-dessous, et, sœur Véronica, dussiez-vous faire le péché de vanité, je suis forcé de déclarer que vous êtes cent fois mieux qu'elle.

O éternel féminin ! Sœur Véronica, en effet, en entendant ce compliment inopiné, malgré elle, sentit son cœur se gonfler d'aise, et, pendant quelques secondes, son regard brilla.

FÉDÉRIC BERTHOLD.

Le Mort qui voyage.

Je prenais, l'autre soir, le rapide de Paris à Belfort, et comme j'étais arrivé à la gare de l'Est un bon quart d'heure avant le départ du train, je m'amusais à flâner sur le quai, le long du convoi, intéressé par les allées et venues de tous ces gens qui s'en allaient et de ceux qui les reconduisaient avec des rires ou des pleurs. Éternelle symphonie des au revoir joyeux ou des adieux précédant les longues et définitives séparations !

Tout en me promenant, mon attention fut attirée par un fourgon tout neuf attelé au milieu du train et portant à côté du numéro (580) cette inscription à la craie : UN CERCUEIL. Le fourgon était scellé au plomb.

Nous allions faire route avec un mort en route vers le lieu de son dernier repos.

L'heure du départ sonna. Le train partit. J'avais la bonne fortune de me trouver seul dans mon compartiment. Je ne tardai pas à m'endormir jusqu'au moment où un soubresaut me réveilla. On passait sur une aiguille au-delà de Troyes. Je consultais ma montre : il était minuit.

A cet instant précis, la porte de mon compartiment s'ouvrit lentement et en silence. Dans ma gorge un cri d'épouvante s'étouffa. Un cadavre vêtu d'un long suaire entra et s'asseyait sur la banquette, en face de moi.

Il avait les yeux fermés ; mais, à peine assis, il les ouvrit et je vis briller au fond de ses prunelles une lueur phosphorescente illuminant ses paupières verdâtres.

J'avais fait un mouvement pour fuir. Il me retint d'une main glaciale et me dit, la voix cavernieuse :

— N'ayez pas peur, je ne suis pas méchant.

Subjugué par l'éclat de ses yeux, je me rassisis. Mais je l'avoue, je tremblais un peu.

L'étrange voyageur poursuivit :

— Les morts ne sont pas méchants. Vous ne le saviez donc pas ?

— Qui êtes-vous ?

— Vous devriez me demander qui j'étais. Je ne suis plus rien au sens humain du mot. Cependant voici pour répondre à votre question : je suis le mort du fourgon 580.

— Pourquoi ne restez-vous pas dans votre fourgon ?

— Je m'y ennuyais. Dans mon cercueil, j'avais froid... Et puis, j'ai bien le temps d'être seul, là-bas, où on m'emmena... Ce n'est pas gai, la tombe !

Je commençais à être terriblement inquiet. Je voulus allonger la main vers le signal d'alarme, mais le regard phosphorescent me figea. Il en émanait une lumière froide, qui me paralysait.

Le mort avait compris mon intention.

— N'appellez pas ! dit-il ; cela vous porterait malheur. On ne doit pas contrarier les morts.

Un long silence finit par tomber entre moi et mon sinistre compagnon de route.

Le rapide filait à toute allure. De plus en plus effaré, je considérai le cadavre... ce cadavre qui vivait à mes côtés. Il me sembla qu'un rictus sardonique relevait les coins de ses lèvres blêmes.

Tout à coup, il me tendit la main.

— Voyez, fit-il, d'être ici, avec vous, je n'ai plus froid...

Malgré toute ma répulsion, je dus saisir la main qui m'était offerte. Elle était moite, molle, gélatineuse, d'une chaleur de décomposition. Elle pendait, inerte, dans la mienne.

Je dégageais aussitôt mes doigts de l'horrible contact. Et quand je les portai ensuite à mon front couvert d'une sueur glacée, je respirai au passage une atroce odeur cadavérique.

De nouveau, le silence régna dans le compartiment. Je n'eus garde de rompre, à présent, le mort s'était levé, drapé dans son linceul. Il se tenait debout contre la portière et regardait dans la nuit, de ses yeux lumineux, ses yeux effrayants et sans expression, ses yeux aux orbites de lumière sourde.

Il les tourna vers moi. Je surmontai ma terreur pour lui demander :

— Vous avez donc pu en revenir de là-bas ? Qu'y fait-on ? Comment est-ce ?

Alors lui, de sa voix creuse :

— Pas un mot de plus, mortel ! Inutile de chercher à pénétrer ce secret.

En disant cela, il me parut plus hideux, plus terrible. Sa tête se décharnait, devenait celle d'un squelette.

Les roues claquaient plus violemment sur les rails. On approchait d'une grande gare.

— Il faut que je m'en aille, prononça le mort

avec un indéfinissable accent de regret et de tristesse ; il faut que je me recouche dans ma bière... Mais je veux que ma visite serve à quelque chose... Je vais vous contrôler ! Ha ! ha ! ha !

Son rire me donna froid jusqu'aux os. Et, posant sa main sur mon épaule :

— Votre billet, monsieur, s'il vous plaît ?

Le chef de train était devant moi. J'avais fait un rêve.

GEORGES SPITZMULLER.



L'AMOUR ET LA MER

Sous des cieux de lumière et sous des cieux de cendre
L'infatigable mer se gonfle chaque jour.
Et pleurant pour monter, gémit pour redescendre ;
C'est la fuite éternelle et l'éternelle retour ;
Tel est le cœur sincère où saigne un grand amour !

Comme elle inapaisé, comme elle solitaire,
Il ne s'épuise pas dans son isolement ;
Criant vers le ciel et criant vers la terre,
Remué nuit et jour par ses désirs d'amant,
Il palpète sans fin, broyé par son tourment.

Voyez aussi la mer quand, en ses heures douces,
Ses galets sont frôlés d'un murmure endormeur,
Ses nappes de cristal, sans rides et sans mousses,
Exhalent vaguement leur chantante rumeur ;

Mais en ses profondeurs, sur d'immenses espaces,
Parmi des sables noirs où dorment des rochers,
Dans de rouges forêts de corail, sont cachés
Des êtres fabuleux et des monstres rapaces ;

Telle est l'âme amoureuse et que l'on croit calmée.
Quand un sourire doux vient éclairer les yeux ;
De maux silencieux et mornes consumée,
Elle a sa profondeur à tous regards fermée,
Elle souffre, muette, en face des heureux.

Sur son vaste abandon plane le ciel immense,
Une seule pensée obsédante l'emplît,
Et dans son désespoir qu'effleure la démence
Elle gémit, se tord, se brise et recommence
Comme la sombre mer qui coule dans son lit.

Grandes vagues, sombres ou claires,
Un homme plein d'amour à toutes vos colères
Et votre vain gémissement.

Il semble qu'une Voix étrange,
Lui dise comme un mauvais Ange :
« Tourne sans en mourir, tourne implacablement
Dans le cercle de ton tourment ! »

Le flux et le reflux de ses noires pensées
N'apaisent pas son cœur, n'enlèvent pas son fiel ;
Ses aspirations, sans repos élançées,
Après leur vains assauts recommencent, blessées,
Et battent le Destin comme un roc éternel.

CHARLES GRANDMOUGIN.

Prometteuse trouvaille.

A MON FILS.

Dans le jardin désert tourbillonne la bise,
Les merles sont blottis sous les genévriers.
Nous nous risquons pourtant. C'est habitude prise,
De faire chaque jour un tour par les sentiers.

Frileuse, je rabats mon capuchon de laine,
Tandis qu'à mes côtés, mon fils le nez au vent,
Se moque de l'hiver et fait mille fredaines ;
Vient se pendre à mon bras, puis repart vivement.

Sous le grand chêne, au fond, la neige amoncelée
Fait un petit mur bas, l'enfant y court joyeux,
J'admire son entrain, au contour de l'allée.
Le tourbillon m'arrête et me ferme les yeux.

Je reviens sur mes pas, découragée et triste ;
Les fleurs et les beaux jours, sont-ce de vains espoirs !
Comme l'hiver est long, comme le froid persiste,
Cet affreux vent du nord tombera-t-il ce soir ?

Mais l'enfant qui revient à plein les yeux de joie ;
— Vois donc, sous le verglas ce que l'on peut trouver ;
Mère ! une violette !... Et Dieu qui nous l'envoie
Nous promet le printemps et nous dit d'espérer.

LILY POMMIER.



ÉDITEURS : GLASSON FRÈRES, BULLE

